

se résout en consommation et en épargne qui peuvent toutes deux être le fait aussi bien de salariés que de capitalistes (1). La propension à la consommation étant constante sur la moyenne période, l'épargne peut aussi être considérée comme une donnée à un taux d'intérêt donné (2).

Derrière cette attitude apparemment très neutre nous trouvons en fait une vision/particulière de la réalité socio-économique. Elle s'exprime par deux caractéristiques :

- Harrod qui sera amené à s'interroger sur les tendances à la suraccumulation dans la société moderne et sur l'efficacité d'une baisse des taux d'intérêt pour y faire face, reprendra à son compte les thèses de Keynes sur les dangers de "l'rentié" et finalement s'y refusera ; l'intérêt constitue une valeur essentielle de la civilisation : les propriétaires et les rentiers remplissent des fonctions décisives ; nous en détourner, nous conduirait à goûter le sel des espérances socialistes ;

- Nous sommes finalement dans une société sans conflit. Les différences de revenus ne sauraient être strictement liées aux mérites de chacun sans enlever tout charme à notre société. Chacun y exerce des fonctions qui sont différentes mais concourent à l'avantage commun ;

Il n'est pas utile de souligner à quel point une telle vision abstraite entre en contradiction avec la réalité que les économistes ont à interpréter. On voit au prix de quelles hypothèses, Harrod peut supposer que les prix sont constants. Le monde qu'il nous décrit a sa cohérence interne mais celle-ci est tout à fait étrangère au monde dans lequel nous vivons. Cette conception de la répartition des revenus va rejaillir sur celle de l'épargne.

Pour comprendre le rôle joué par la décision d'investissement; Il faut préciser ces deux éléments qui la concernent directement et qui constituent deux hypothèses de base :

- La constance de la propension moyenne à l'épargne
- la nature de la fonction de production (ou, ce qui revient au même, la constance du coefficient marginal global de capital).

B - La constance de la propension à l'épargne (3)

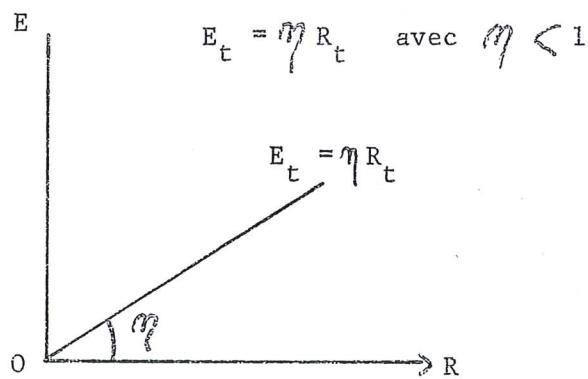
L'épargne totale de la société est la somme de l'épargne individuelle qui répond à des motifs multiples et complexes, de l'épargne sociétaire et de l'épargne publique. Chacun de ces éléments obéit à une logique propre. Néanmoins, la propension moyenne à l'épargne peut être considérée comme une constante. Harrod souligne bien (Towards a.... pp. 78 et ss.) que cela ne signifie pas qu'elle ne varie pas lorsque le taux de

(1) Par la suite, certains des auteurs post-Keynésiens, qui se sont attachés à l'analyse de la répartition ont à la fois clarifié et simplifié en individualisant les comportements des salariés et des capitalistes par des propensions différentes à la consommation et à l'épargne.

(2) Dans le fonctionnement général du modèle, le taux d'intérêt est en outre considéré comme constant.

(3) Les post-keynésiens font de l'acte d'épargne un acte passif. Elle est un résidu, l'excédent du Revenu sur la dépense de Consommation, laquelle est déterminée par la

croissance de l'économie varie, mais seulement que ces variations sont nécessairement petites par rapport à celles du taux de croissance et donc non significatives, comme il le démontre (p. 79) dans une perspective dynamique. Dès lors, il va, tout au long de l'analyse, considérer que le volume de l'épargne peut se déduire à tout moment du Revenu National par application d'un coefficient fixe. En particulier, et du fait de la diversité de ses sources, c'est-à-dire des mobiles auxquels elle répond, le taux d'intérêt ne peut avoir qu'une très faible influence sur son montant global. Dès lors :



Nous pouvons donc représenter la fonction d'épargne (ou le volume d'épargne correspondant à chaque niveau de Revenu National) comme une droite. Dans un système d'axes portant l'épargne en ordonnée et le Revenu en abscisse, cette droite OA forme avec l'axe des abscisses un angle dont la pente mesure la propension à l'épargne (t_g)

$$\widehat{AOP} = \gamma \quad (1)$$

Cette propension à l'épargne présente une série de caractéristiques :

a) il s'agit de l'épargne effective au sens où Keynes la distinguait de l'épargne normale dans le *Treatise on Money*, c'est-à-dire de l'épargne qui a vocation à s'investir ;

b) Il s'agit, ce qui est autre chose, de l'épargne ex-post. Celle-ci peut différer de l'épargne ex ante dans la mesure seulement où le Revenu effectivement obtenu diffère du Revenu anticipé.

c) Enfin, nous devons rappeler ce qui représente chez Keynes l'égalité de l'épargne et de l'investissement, puisque c'est la décision d'investissement qui constitue l'élément actif, moteur ou dynamique.

On le comprend en comparaison avec (et opposition) la thèse classique qui assure aussi qu'il y a égalité entre I et E. Dans la théorie classique I et E sont la demande et l'offre de capitaux égalisées par leur prix, c'est-à-dire le taux d'intérêt, comme n'importe quelle offre et n'importe quelle demande. Les modèles néo-classiques s'y réfèrent.

Chez Keynes et ses disciples, la mécanique assure cette égalité est autrement plus complexe. Encore faut-il bien distinguer ce qui n'est que pure tautologie et ce qui est ajustement économique.

Suite de la note 3 de la page précédente

propension moyenne à la Consommation qui est stable dans la moyenne période. Cf. théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie, édition Payot, livre III, chap. 8.

(1) Il est inutile de rappeler que la constance de la propension moyenne peut s'exprimer aussi par l'égalité des propensions moyenne et marginale.

Si nous prenons les quantités ex-post, nous sommes en face d'une tautologie. Si nous nous souvenons de ce que les stocks constituent un investissement involontaire et de ce que l'épargne est un résidu, le revenu étant par définition égal au produit, nous avons :

$$E_{\text{ex-post}} = R - C = P - C = I_{\text{ex-post}}$$

Et Keynes l'admettait fort bien qui écrivait : "de la définition donnée, ... il résulte que l'Epargne et l'Investissement sont forcément d'un montant égal, puisque, pour la communauté considérée dans son ensemble, ils ne sont que deux aspects différents de la même chose" (p. 95, de l'éd. Payot, 1969).

Mais cette égalité ne prend de véritable signification économique (et non plus comptable) que si on se situe dans le fonctionnement de l'ensemble de l'économie nationale. Alain BARRERE nous en donne une formulation très concise et très claire : "la valeur de la production totale égale le revenu national. La production totale est formée de la production des biens de consommation et de la production de biens d'investissement. R se décompose en dépenses de consommation et en épargne. Les prévisions des entrepreneurs, eu égard au volume de la demande qui se manifestera au cours de la période, étant supposées exactes, on peut dire que les dépenses de consommation égalieront la valeur de la production des biens de consommation. Donc le résidu, c'est-à-dire l'épargne, égalera la valeur des biens d'investissement. L'épargne égale donc l'investissement, et cette égalisation dépend du revenu, puisque c'est lui qui, étant donné la stabilité de la propension à consommer, fixe par le plafond qu'il atteint, le montant de l'épargne.

"Mais le niveau du revenu dépend lui-même du montant de l'investissement, par l'intermédiaire du multiplicateur ; l'investissement est l'élément moteur du système. C'est lui qui appelle l'épargne à son niveau, en créant le volume de revenu qui est juste nécessaire pour que son excès sur la dépense de consommation soit égal aux sommes investies" (1).

Cette présentation mérite d'être commentée. Par là, en effet, un rapprochement s'effectue entre l'analyse de Marx en termes de deux secteurs et l'analyse de Harrod qui distingue l'épargne de l'investissement. Pour Marx il n'est pas nécessaire de distinguer l'épargne de l'investissement car la capacité d'accumulation est donnée $[M_t = (C_{1t} + C_{2t})]$. Harrod, parce qu'il ne distingue pas les deux secteurs doit définir la capacité d'investissement à partir de l'épargne disponible. Cette dernière catégorie est obligatoire puisqu'il utilise un modèle global.

A l'intérieur de chaque période, l'équilibre permettant la croissance est assuré chez Marx dès que la valeur de la production peut être réalisée. Chez Harrod il sera assuré si l'épargne dégagée peut être investi et si la capacité de production ainsi construite trouve une demande effective. Ainsi Harrod fait apparaître deux conditions - et non plus une seule - pour l'équilibre ; la seconde est la même que celle de Marx. C'est la première qui est nouvelle : il ne suffit pas qu'une capacité d'investissement soit disponible ; il faut que l'incitation à l'investissement (les occasions de l'investissement)

(1) Théorie économique et impulsion keynésienne, Paris, Dalloz 1952, pp. 69-70

soit suffisante pour absorber l'épargne disponible. Cet apport de Keynes, puis de Harrod, qui le différencie de Marx, aussi bien que de St Mill et de A. Marshall, nous paraît très important : on ne saurait le réduire à une simple transposition d'un raisonnement en termes réels à un raisonnement en termes monétaires. C'est à partir de là qu'il sera possible de procéder à une analyse beaucoup plus fine de la tendance des sociétés modernes à la surépargne (que Baran et Sweezy analyseraient comme la contradiction de la génération et de l'absorption du surplus) qui ne se ramène plus nécessairement à une production, les capitalistes ne cherchant pas seulement des débouchés à leur production mais des occasions à l'utilisation de leur épargne.

C - La fonction de production

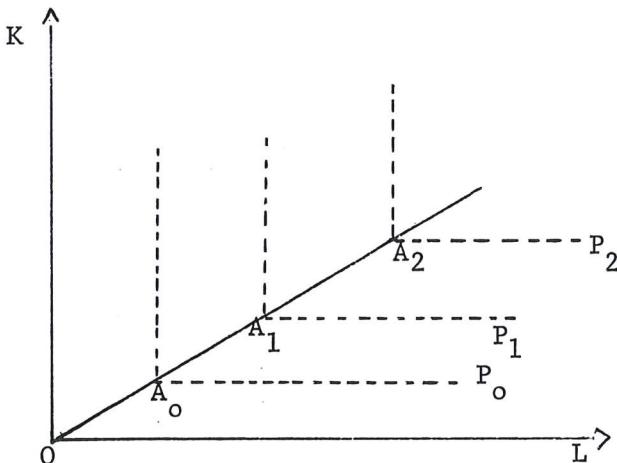
Même si Keynes, nous l'avons vu, admet que le travail est le seul véritable facteur de production, il raisonne ainsi que tous ceux qui le suivent, dans le cadre d'une combinaison de type capital-travail. Cette combinaison se caractérise par des rendements constants d'échelle et par l'existence d'une seule technique, autrement dit d'une combinaison rigide de travail et de capital, d'une fixité du coefficient capital-travail.

Dès lors, une isoquante se réduit à deux branches parallèles respectivement à chacun des axes, et ayant pour origine le seul point efficient A (1). On passe d'une isoquante à une autre P_0 , P_1 , P_2 ... par adjonction de quantités strictement proportionnelles de travail et de capital, dès lors les points

A_0 , A_1 , A_2 sont sur une même droite dont l'origine est à l'origine des axes. Cette droite exprime la fonction de production, sa pente sur l'axe des abscisses étant précisément définie en fonction du coefficient $\frac{K}{L}$.

en
Il résulte que si nous avons fixité de ce coefficient, comme du rapport exprimant la productivité du travail, nous devons avoir constance du coefficient de capital moyen (et donc aussi marginal). En effet :

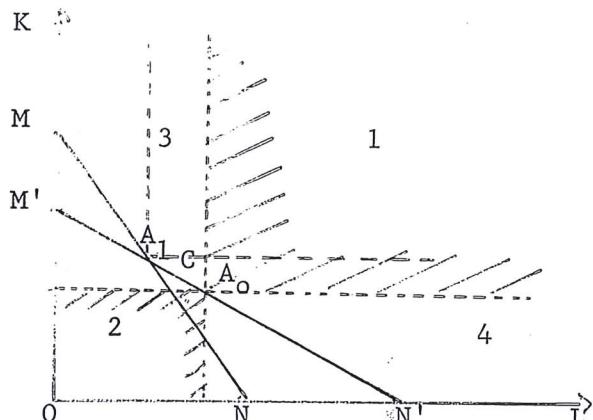
$$\frac{K}{P} = \frac{K}{L} \times \frac{L}{P}$$



(1) Compte tenu de la seule technique considérée dont nous allons voir dans un instant qu'elle doit être la seule susceptible d'être utilisée à un moment donné.

Les prix relatifs ne jouent aucun rôle (par les points A, il peut passer une infinité de droites exprimant les rapports entre les prix du capital et du travail (1). De même, les taux de substitutions du capital et du travail entre eux sont nuls. Puisque les quantités employées de capital et de travail sont

- (1) C'est bien ici que l'on voit qu'il faut faire une hypothèse supplémentaire qui n'est qu' implicite chez les post-keynésiens. A un moment donné, il n'existe qu'une seule technique disponible pour quelque système de prix que ce soit. Il est clair que tel est le cas, indirectement si les points A sont situés dans la zone 1 du graphique puisque à la fois les quantités des deux facteurs seraient accès pour avoir la même unité de produit. De même, il ne peut y avoir de point A dans la zone 2 du graphique car, pour la raison inverse, c'est le point A_0 qui aurait été exclu.



(les isoquantes sont établies pour une unité de produit).

Restent les zones 3 et 4. Un point A_1 de la zone 3 est susceptible d'être retenu si les rapports de prix du travail et du capital sont tels que la substitution de la combinaison A_1 à la combinaison A_0 provoque une baisse du coût. Mais alors A_0 est exclu. C'est le cas si la pente exprimant le rapport des prix est telle qu'elle passe entre A_0 et l'origine des axes (droite MN).

Dès lors, pour un rapport de prix (capital-travail) tel que $M'N'$ les deux points A_0 et A_1 sont indifférents. Le coût est le même de même que le produit. Mais les coefficients techniques K/L et K/P sont différents. Si une telle situation existe, le segment A_0A_1 représente le lieu géométrique des coefficients nationaux globaux sans que l'on puisse dire que la situation se stabilisera en un

point quelconque du segment A_0A_1 . Il ne s'agit pas à proprement parler de progrès technique, mais le modèle prend une souplesse qu'il n'avait pas. Le point d'efficience technique de l'entière économie se trouve sur A_0A_1 et se déplace sur ce segment en fonction du volume respectif des productions obtenues selon les deux techniques disponibles et elles-mêmes fixes. On peut alors se donner plusieurs cas. Si les entreprises se répartissent toujours dans la même proportion entre A_0 et A_1 , le point C est fixe et nous revenons strictement au modèle de HARROD avec l'isoquante globale qui serait fixe (les parallèles aux axes des abscisses et des ordonnées passant par C). (Si ce n'est que au passage, nous avons ajouté une hypothèse de plus, cette répartition constante des entreprises entre les techniques A_0 et A_1 . Il est possible que la répartition soit aléatoire, auquel cas, C se déplace de manière erratique entre A_0 et A_1 sans que nous puissions rien en dire.

Mais, si l'évolution technique est telle que la production ayant été assurée jusqu'ici par des entreprises à technique A_0 labour using à coefficients fixes, toutes les nouvelles entreprises utilisent la nouvelle technique A_1 , capital using, à coefficients également fixes, nous introduisons un déplacement régulier de A_0 vers A_1 . Il est alors intéressant de constater que la vitesse du déplacement

... / ...

fixes, il devient impossible de parler des productivités marginales du travail ou du capital et de les faire intervenir dans la détermination des revenus. En particulier tout recours au théorème d'Eules-Wiksteen (les rémunérations globales des facteurs étant déterminées par la productivité marginale de ceux-ci, épuisent le produit) est rigoureusement exclu.

Finalement, nous retrouvons bien le rôle déterminant de la décision d'investissement sous cette forme. Il n'enlève rien à l'aspect productif du seul travail mais, compte tenu de ce que ce capital doit employer un nombre déterminé d'heures de travail vivant, c'est bien le volume du capital investi qui détermine le rythme de la croissance économique. Il y a cependant une exception. En effet si jamais le travail vivant vient à ne plus être disponible en quantités suffisantes, l'économie bute sur un plafond qu'elle ne peut franchir, pas même par un accroissement du capital utilisé puisque les substitutions ne s'opèrent pas entre eux.

C'est aussi cette fixité du coefficient de capital qui explique que, le revenu dépendant de l'investissement mais déterminant l'emploi, rien ne garantit que, le coefficient de capital étant ce qu'il est, pour des raisons extra-économiques, l'investissement sera suffisant pour assurer le plein-emploi. Dès lors, la croissance peut s'accompagner durablement d'un volume important de sous-emploi. Elle peut aussi s'arrêter et nous verrons, en étudiant l'instabilité de ce modèle, comment les causes mêmes de la croissance peuvent entraîner l'arrêt de celle-ci. On comprend pourquoi les post-keynésiens parlent de croissance équilibrée : la croissance n'a de chance de se maintenir dans la longue période à un rythme régulier que si, de période en période, la production est égale à la demande ou, ce qui revient au même, si l'épargne est égale à l'investissement. L'égalité $I = E$ n'est plus une tautologie si on raisonne exante, en définissant le taux de croissance d'équilibre comme celui qui assure l'égalité de I et de E exante (1).

Cette hypothèse tout à fait essentielle aux modèles keynésiens doit être qualifiée par trois observations :

1 - L'analyse des relations entre le capital et la production a préoccupé les économistes depuis les débuts du capitalisme. Mais, elle a surtout progressé avec le raisonnement en termes de quantités globales tel que l'a présenté KEYNES.

.../...
de A_0 vers A_1 est directement fonction du rythme de croissance de l'économie si nous notons qu'il n'y a pas de dépréciation du capital chez HARROD. Dans ce cas, l'introduction d'un taux de dépréciation du capital accroîtrait le rythme du déplacement de C du point A_0 vers le point A_1 .

Il suffit de tenir compte du comportement prêté par HARROD aux entrepreneurs pour admettre que ce déplacement se fait de manière continue. Bien entendu, il faut se limiter à deux techniques à coefficients fixes, sinon nous retomberions dans une fonction de production continue, c'est-à-dire que nous passerions des hypothèses post-keynésiennes aux hypothèses néo-classiques (cf. supra, p. 233).
(1) Sur tous ces points, nous aurons l'occasion de voir dans le ch. II de cette 2e partie que les hypothèses prises par les néo-classiques sont radicalement différentes :

- le capital et le travail sont également productifs ;
- les coefficients techniques (K/L , K/P) sont absolument flexibles ce qui donne aux fonctions de production un caractère continu et permet de maintenir en permanence l'équilibre de l'épargne et de l'investissement (la croissance équilibrée devient alors une augmentation homothétique de toutes les variables et de toutes les structures).

.../...

Encore faut-il bien distinguer le coefficient de capital de concepts voisins, mais non identiques, reliant aussi le capital et le produit,

Le coefficient de capital exprime le nombre d'unités de capital nécessaires pour avoir une unité de production. C'est dire immédiatement les difficultés de son calcul. Les spécialistes de calcul du "capital national" (1). Elles ont trait à la composition du capital (2), à l'identification des éléments qui la constituent (3) et à son évaluation (4). Les difficultés relatives au calcul du dénominateur sont presque plus importantes encore car le choix qui sera fait de tel ou tel mode d'évaluation de la "production" oriente la signification théorique du résultat : le choix de la valeur ajoutée (calculée brute ou nette) donne une "relation de production" ; le choix du revenu (somme des dépenses de consommation et d'investissement) ouvre la voie à l'étude de l'accumulation pour peu qu'une décomposition de plus en plus fine permette de mettre au jour le cheminement des différents emplois du revenu.

Suite de la note 1 de la page précédente

Les rémunérations sont égales aux productivités marginales des facteurs et le théorème d'Euler. Wicksteed est une des bases de l'analyse. Les causes de la croissance ne peuvent en aucune manière entraîner son arrêt puisqu'au cas de perturbation, elles rétablissent automatiquement les conditions de son maintien,

- (1) Depuis l'ouvrage de F. PERROUX, les Comptes de la Nation, coll. Pragma, P.U.F., Paris 1949 et, en particulier, le ch. III, pp.114-153, la littérature sur cette question est très abondante. Nous utilisons en particulier, le rapport d'Alain Barrere au Congrès des Economistes de langue française de 1955 : "l'analyse des relations entre le capital et la production", publié in Revue d'Economie Politique, 1955, n°3
- (2) On peut prendre le capital fixe reproductible (avec ou sans la construction industrielle et commerciale). On peut y ajouter (ou non) les stocks privés et publics et le solde de la Balance Extérieure. On peut éventuellement y ajouter la terre, les ressources naturelle et la construction destinée à l'habitat. Certains y ajoutent, ce qui est très contestable, nous l'avons déjà vu, les éléments qui déterminent directement ou indirectement le rendement du travailleur. On peut prendre seulement le capital privé ou y ajouter le public.
- (3) La difficulté tient à ce qu'il n'y a pas dans les pays capitalistes un seul et même pouvoir de gestion donnant cohérence à la masse des biens de capital.
- (4) Pour les biens physiques, faut-il prendre le prix du marché ou le coût de remplacement et pour tout ce qui n'a pas de prix de marché, comment peut-on procéder ?
- (x) Les spécialistes de comptabilité nationale savent d'abord les difficultés de calcul du "capital national".